Catherine Mayeur-Jaouen

Crocodiles et saints du Nil : du talisman au miracle

In: Revue de l'histoire des religions, tome 217 n°4, 2000. pp. 733-760.

Résumé

Les crocodiles occupent une place singulière dans l'histoire des mentalités en Egypte. Pour expliquer la rareté des crocodiles en Basse-Egypte, voyageurs européens et arabes racontaient, depuis le XIIe siècle au moins, la légende d'un talisman enfoui, lié au passé pharaonique de l'Egypte, qui permettait de neutraliser l'animal redouté. Il s'agissait là de la recréation du groupe, bien connu de l'Egypte ptolémaïque, d'Horus aux crocodiles. Avec le christianisme, puis l'islam, entrèrent en scène les saints égyptiens, souvent dompteurs de crocodiles. Ce miracle vint remplacer, mais jamais absolument, la légende du talisman. Depuis la fin du XIXe siècle, la modernité a eu raison du crocodile, renvoyé désormais au folklore.

Abstract

Crocodiles and Saints of the Nile : From Talisman to Miracle

The place of crocodiles in the history of mentalities in Egypt is singular indeed. To explain why crocodiles were so rare in Lower Egypt, European and Arab travellers had, since the twelfth century if not before, evoked the legend of a buried talisman, linking back to the days of the Pharaohs, which favoured the neutralisation of the feared beast. This was clearly recreating Horus with the crocodiles, well-known in Ptolemaic Egypt. With Christianity and then Islam came the era of the Egyptian saints, who were often crocodile tamers. This was a miracle that replaced the legend of the talisman but did not efface it entirely. Since the end of the 19th century, modernity has triumphed over the crocodile, henceforth relegated to folklore.

doi : 10.3406/rhr.2000.1025

CATHERINE MAYEUR-JAOUEN
Université Paris-IV – Sorbonne

Crocodiles et saints du Nil : du talisman au miracle

Les crocodiles occupent une place singulière dans l'histoire des mentalités en Égypte. Pour expliquer la rareté des crocodiles en Basse-Égypte, voyageurs européens et arabes racontaient, depuis le XII*e siècle au moins, la légende d'un talisman enfoui, lié au passé pharaonique de l'Égypte, qui permettait de neutraliser l'animal redouté. Il s'agissait là de la recréation du groupe, bien connu de l'Égypte ptolémaïque, d'Horus aux crocodiles. Avec le christianisme, puis l'islam, entrèrent en scène les saints égyptiens, souvent dompteurs de crocodiles. Ce miracle vint remplacer, mais jamais absolument, la légende du talisman. Depuis la fin du* XIX*e siècle, la modernité a eu raison du crocodile, renvoyé désormais au folklore.*

Crocodiles and Saints of the Nile : From Talisman to Miracle

The place of crocodiles in the history of mentalities in Egypt is singular indeed. To explain why crocodiles were so rare in Lower Egypt, European and Arab travellers had, since the twelfth century if not before, evoked the legend of a buried talisman, linking back to the days of the Pharaohs, which favoured the neutralisation of the feared beast. This was clearly recreating Horus with the crocodiles, well-known in Ptolemaic Egypt. With Christianity and then Islam came the era of the Egyptian saints, who were often crocodile tamers. This was a miracle that replaced the legend of the talisman but did not efface it entirely. Since the end of the 19th century, modernity has triumphed over the crocodile, henceforth relegated to folklore.

Revue de l'histoire des religions, 217 - 4/2000, p. 733 à 760

Castro apporta à Nasser en présent une boîte de bois recouverte, à l'intérieur, de peau de crocodile. (...) Peut-être ai-je commis une erreur en vous donnant du cuir de crocodile, car vous avez beaucoup de crocodiles en Égypte ?

— « Oui dit Nasser, nous en avons exactement – et il tourna son regard vers le plafond – exactement quatre.

— Castro éberlué le regarda : "Comment les comptez-vous ?"

— C'est que, dit le Président, ils sont tous les quatre au zoo. »[1]

L'Égypte, don du Nil, fut aussi longtemps l'aubaine des crocodiles. Les croyances populaires égyptiennes, de l'époque médiévale à l'époque contemporaine, en furent remplies, avec une rare constance : tantôt on racontait l'histoire d'un talisman qui empêchait les crocodiles de nuire, tantôt l'hagiographie copte ou musulmane produisait de nombreux saints au crocodile, défendant contre les sauriens les habitants de la Vallée du Nil.

Talisman mystérieux ou saint expert en crocodile, les deux cas posent le problème de la continuité des croyances religieuses et des pratiques magiques en Égypte. Le crocodile offre un cas d'école pour examiner continuités et ruptures : à travers les siècles, les religions et les auteurs, on reste dans un même lieu, le Nil ; on connaît la même crainte, celle du crocodile ; on retrouve un symbolisme récurrent (le crocodile emblème ambigu du mal). À plus d'un titre, le crocodile égyptien joue le rôle du dragon domestiqué par les saints de l'Occident chrétien au Moyen Âge ; l'analogie est consciemment assumée dans l'hagiographie populaire d'Égypte. Ainsi, à l'époque mamelouke, certains moines gyrovagues ou *majâdhîb* musulmans revêtaient des peaux de crocodile en racontant que

1. Mohammed Hassanein Heikal, *Les documents du Caire*, Flammarion, 1972, p. 222. La scène se passe en 1959. Au grand regret de Nasser, la boîte ne contenait pas de cigares !

c'étaient des peaux de dragon[2]. Comme le dragon, le crocodile est associé à l'eau, motif universel ; comme lui, il oscille entre contrôle clérical et folklore, entre religion populaire et magie, comme lui surtout, il montre les évolutions profondes de l'histoire des mentalités religieuses. C'est dire tout ce que cet article doit à la lecture du bel article de Jacques Le Goff sur saint Marcel et le dragon[3].

Nous aborderons d'abord l'étude du talisman anti-crocodiles et de ses origines, avant de décrire l'entrée en scène des saints, coptes puis musulmans, et leurs miracles crocodilesques. La disparition des crocodiles à l'époque contemporaine a entraîné la folklorisation des légendes hagiographiques.

LA LÉGENDE DU TALISMAN

La première légende que l'on trouve à propos des crocodiles, la plus fréquente, est celle du talisman. Elle part d'un constat. Les voyageurs arabes ou européens qui fréquentèrent l'Égypte médiévale et moderne, avant les barrages, racontent que les crocodiles, rares dans le Delta, commençaient à pulluler au sud du Caire, surtout à partir de Banî Suwayf, et abondaient davantage encore plus au sud, vers Qinâ, causant mille maux dans la population et le bétail. On retrouvait dans les ventres des monstres abattus des pendants d'oreille ou des bracelets de cheville, parfois de petits enfants quasi entiers. Au nord du Caire, dans le Delta, les sauriens se montraient en revanche discrets et de petite taille.

Comment expliquer cette rareté des crocodiles, une fois passée une certaine latitude ? Les voyageurs européens proposèrent des explications rationnelles : pour Prosper Alpin, la

2. Félix Fabri, *Le Voyage en Égypte de Félix Fabri,* IFAO, 1483.

3. J. Le Goff, « Culture ecclésiastique et culture folklorique au Moyen Âge : saint Marcel et le dragon », *Pour un autre Moyen Âge,* Éd. Gallimard-NRF, 1977, p. 236-279.

densité humaine, plus forte en Basse-Égypte qu'en Haute-Égypte, expliquait cette rareté septentrionale[4]. Là où l'homme abonde, les bosquets de roseaux sur les rives, propices aux siestes crocodilesques, reculent. Edward Brown propose une explication comparable en 1673 : « Dans le Delta, (...) le nombre de bateaux sur le fleuve et de villages sur les rives les font fuir et éviter les groupements d'hommes, alors qu'en Haute-Égypte, ils se risquent à attaquer le voyageur solitaire. »[5] Quant à Vincent Stochove, en 1631, il rapporte sans commentaires une autre idée du temps : « Mais la commune opinion est que cet animal y commence à sentir l'eau de la marine, ce qui fait qu'il ne passe plus avant. »[6] Les géographes et voyageurs arabes relevèrent le même phénomène : abondance de crocodiles au sud, rareté et absence au nord. Mais leurs explications étaient tout autres. Tous ou presque rapportaient l'histoire d'un mystérieux talisman qui aurait refoulé les dangereux sauriens. La légende du talisman crocodilesque était si célèbre que de nombreux voyageurs européens crurent utile, même lorsqu'ils n'y ajoutaient pas foi, de la rapporter dans leur description de l'Égypte.

Cette légende offrit, selon le moment et le lieu, des variantes innombrables : mais il y était presque toujours question d'une *représentation figurée* du crocodile, apparente ou enfouie, à terre ou dans les eaux, parfois accompagnée de *signes,* et qui suffisait à faire fuir l'animal. En somme, une mystérieuse effigie de crocodile domptait les crocodiles réels. Cette fuite était presque toujours accompagnée d'une inversion : devant la puissance du talisman, le crocodile se retournait sur le dos, devenant inoffensif. « Étant donné que, de temps en temps, on en trouve en aval du Caire, on dit que ce talisman est (je ne sais par quel hasard) placé à l'envers, de sorte qu'un crocodile peut passer, s'il nage sur le dos. »[7]

4. Prosper Alpin, *Histoire naturelle de l'Égypte 1581-1584,* IFAO, 1979, II, p. 218-417.
5. E. Brown, *Le Voyage en Égypte 1673-1674,* IFAO, p. 319.
6. V. Stochove, *Voyage en Égypte,* IFAO, 1975, p. 426.
7. Ellis Veryard, *Voyages en Égypte en 1678,* IFAO, 1981, p. 21.

Où se trouvait ce fameux talisman ? Le voyageur arabe Ibn Jubayr, passant par le Delta en 1183, le situe à Jîza, près des Pyramides et du Sphinx.

Au centre du village de Jîza, il y a des blocs de marbre où sont figurés des crocodiles ; on dit que c'est à cause d'eux que les crocodiles ne se montrent pas dans la région qui borde le Nil, sur une distance de trois milles[8].

Pour les voyageurs Ibn Hawqal[9], Idrîsî[10] et Ibn Rusta[11], comme plus tard pour l'historien égyptien Maqrîzî, au début du XV^e^ siècle, ce n'est pas à Jîza, mais sur l'autre rive du Nil, à la hauteur de Fustât que se situerait le talisman. L'emplacement est, là aussi, fort ancien, puisque Fustât, la première ville des conquérants arabes, s'installa non loin de la ville romaine puis copte de Babylone.

On raconte qu'il y avait dans les montagnes de Fustât un talisman pour les crocodiles, qui les empêchait d'approcher aux environs, et même, s'ils atteignaient ses limites, ils se retournaient sur le dos et les enfants s'en amusaient. Puis, lorsqu'ils dépassaient la ville, ils se remettaient en position habituelle et reprenaient leurs mœurs habituelles[12].

Voyageant en Égypte à la fin du XVI^e^ siècle, Prosper Alpin relève à nouveau la même légende : c'est à Memphis cette fois, l'antique capitale pharaonique située un peu au sud de Jîza, que se situerait le talisman qui retiendrait les crocodiles en amont du Caire et du Delta.

La plupart des Égyptiens croient qu'un crocodile fabriqué autrefois par quelques mages, conformément à cet art et avec certains signes particuliers, fut enseveli dans le Nil, à un jour de marche au sud de Mem-

8. Ibn Jubayr, trad. Gaudefroy-Demombynes, *Ibn Jobaïr,* I, 1949, p. 61, n. 2.

9. Ibn Hawqal, *Configuration de la terre, kitâb sûrat al-ard,* trad. J. H. Kramers et G. Wiet, Maisonneuve et Larose, 1964, I, p. 147 et 159.

10. « Aux environs d'al-Fustat, le crocodile n'est point un animal nuisible ; on dit même que, soit qu'il descende de l'Égypte supérieure, soit qu'il remonte le Nil, parvenu à al-Fustat, il nage, renversé sur son dos, jusqu'à ce qu'il ait dépassé cette ville. On ajoute que c'est l'effet d'un talisman », Edrîsî, *Description de l'Afrique et de l'Espagne,* par R. Dozy et M. J. de Goeje, 1866, réimpr. Leiden, Brill, 1968, p. 174.

11. Ibn Rustah, *Kitâb al-akhlâq al-nafîsa,* Leiden, Brill, BGA de Goeje, 1892, p. 81.

12. Maqrîzî, *al-Mawâ 'iz wa l-i 'tibâr fî dhikr al-khitat wa l-athâr,* Éd. Gaston Wiet, MIFAO, 30, I, 1911, p. 287.

phis. Les crocodiles, pensent-ils, ne purent pas avancer au-delà de l'endroit où l'on avait enseveli le crocodile magique, et c'est pour cela que l'on n'en voit pas au-delà de ce lieu, du côté du Caire, ni ensuite du côté de Damiette et de Rassit [Rosette], et qu'ils ne s'y tiennent pas habituellement[13].

Vansleb, pour sa part, à la fin du XVIIe siècle, situe le talisman à Roda, dans la mosquée du Nilomètre *(miqyâs)*, et plus exactement sous la colonne du Miqyâs. Il note toutefois qu'il arrive encore de rencontrer, rarement, des crocodiles en Basse-Égypte : « Cela vient, disent-ils, de ce que le talisman, qui est dans cette colonne, s'étant renversé sens dessus-dessous, perd la plus grande force, et fait qu'ils la peuvent passer en nageant sur le dos. »[14] Paul Lucas en 1714 décrit à son tour un bloc de marbre près du Nilomètre de Roda, là encore un site d'origine pharaonique. Sa description est l'une des plus précises, et semble indiquer qu'il a vu le talisman en question.

[C'est un talisman] pour empêcher que les crocodiles qui venaient de la Haute-Égypte ne passassent plus avant. Ce talisman subsiste encore. C'est un morceau de marbre quarré, long, avec la figure d'un crocodile, environné des douze signes du zodiaque et de plusieurs hiéroglyphes. On prétend que la vertu subsiste toujours et que, quand les crocodiles sont arrivés près de ce lieu, ils retournent en arrière, se renversant sur le dos[15].

C'est toujours au pied du fameux Nilomètre, qu'Ellis Veryard, en 1678, évoque la même légende : on rencontre rarement le crocodile en aval du Caire, « ce que les Égyptiens attribuent à un *talisman* ou figure constellée, dont on dit qu'il fut enterré par les anciens magiciens sous le pilier du *Mikias* et qu'il repousse ou tue le crocodile lorsqu'il s'en

13. Prosper Alpin, *Histoire naturelle de l'Égypte 1581-1584*, IFAO, 1979, I, p. 88-169.

14. Vansleb, *Nouvelle relation en forme de journal d'un voyage en Égypte en 1672 et 1673*, Paris, 1677, p. 81-82. Même passage dans le manuscrit de Vansleb, p. 99 *a* et passage similaire dans manuscrit 72 *a*. Je remercie le R. P. Maurice Martin pour cet utile complément d'information.

15. P. Lucas, *Voyage du sieur Paul Lucas, fait en 1714 par ordre de Louis XIV*, II, p. 55-56. Ce passage est recopié tel quel par Fourmont en 1755, *Description historique et géographique des plaines d'Héliopolis et de Memphis*, 1755.

approche »[16]. À en croire le voyageur anglais, ces talismans « sont des figurines de bois, de pierre ou de métal » créées sous telle position des étoiles afin de recevoir l'influence des corps célestes[17].

Pour le voyageur persan Nasir i-Khosrau, ce n'est pas dans l'eau mais sur la berge que se trouverait placé le talisman.

> Non loin du Caire, sur la route, se trouve un talisman ayant, dit-on, le pouvoir d'empêcher les crocodiles de dévorer les hommes et les bêtes de somme ; mais à la distance d'une portée de flèche de la ville, loin de l'influence du talisman, personne n'ose entrer dans le Nil[18].

Ces talismans ne se contentent pas de favoriser Jîza, Fustât, Memphis ou Roda. On en trouve aussi en Moyenne-Égypte, avec le même mécanisme et le même effet. Le géographe Yâqût en signale un à Balyana, le site antique d'Abydos : on dit qu'il s'y trouve un talisman qui empêche les crocodiles de passer et les renverse sur le dos[19]. Qazwînî abonde dans ce sens et ajoute que le crocodile, une fois renversé sur le dos, ne peut se remettre sur le ventre, et reste ainsi jusqu'à ce qu'il meure ou soit pris[20]. Maqrîzî note la présence d'un autre talisman à Assiout qui chassait les crocodiles jusqu'à Akhmîm, qui fut la ville du dieu Min[21]. Ibn Rusta en relève encore un à Ansinâ, l'antique Antinoë[22].

L'étonnante convergence des sources, au-delà des variations de détail, et la répétition obstinée d'une même légende montrent la survie, durant plusieurs siècles, et au moins du XIIe siècle à l'époque moderne, d'un même motif : quelque part dans le Nil, un talisman ancien empêche les crocodiles de passer et les renverse sur le dos. Notons quelques constantes : le talisman est plus souvent proche du Caire, ou plus exacte-

16. *Voyages en Égypte pendant les années 1678-1701*, récit d'Ellis Veryard, p. 20.
17. *Ibid.*, p. 37.
18. Nasir i-Khosrau, *Sefer Nameh*, trad. Schefer, Paris, 1881, p. 125.
19. Yâqût, *Mu'jam al-buldân*, I, p. 585.
20. Qazwînî, *Athâr al-bilâd*, 158.
21. Maqrîzî, trad. Wiet, p. 145.
22. Ibn Rustah, *Kitâb al-akhlâq al-nafisa*, Leiden, Brill, BGA de Goeje, 1892, p. 80-81.

ment des sites pharaoniques situés à proximité. Il consacre la césure entre Haute- et Basse-Égypte. Le talisman, parfois ennoyé, parfois enterré sur la rive, se trouve toujours dans un site ancien, attesté à l'époque pharaonique et dont les vestiges sont apparents : pyramides, nilomètre, temple d'Abydos, tells de Moyenne-Égypte. Bien sûr, le talisman est généralement placé dans un passé intemporel et mythique, lié à d' « anciens magiciens ». « Personne sçait ny ou il est, ny qui l'a fait, ny en quel temps. »[23]

HÉRITAGE ET RECRÉATION DU PASSÉ PHARAONIQUE : L'HORUS AUX CROCODILES

Ce passé mystérieux de l'Égypte où s'agitent des mages autour de signes indéchiffrables et de figures de crocodiles est bien sûr le passé pharaonique. Que sont ces « signes particuliers » et magiques gravés sur le talisman, sinon des hiéroglyphes ? Que sont ces blocs de marbre gigantesque, ces effigies représentatives placées au bord du fleuve, sinon des vestiges de l'Égypte ancienne ? L'égyptologue Serge Sauneron reconnut sans peine dans le talisman ainsi décrit une stèle magique de l'Égypte ancienne de basse époque. « Les textes arabes et les voyageurs parlent souvent de ces talismans hiéroglyphiques ayant la vertu d'écarter les crocodiles de leurs rivages ; à l'origine, il y eut sans doute la présence de ces stèles magiques représentant Horus enfant marchant sur les crocodiles. »[24] Cette réutilisation était-elle une redécouverte ou une transmission ?

Il importe d'abord de remarquer que la fonction du talisman était la même dans l'Égypte pharaonique et dans l'Égypte médiévale. L'égyptologue belge Jan Quaegebeur a

23. Balthasar de Monconys, *Le Voyage en Égypte 1646-1647,* IFAO, 1973, p. 188.
24. *Voyages en Égypte des années 1589, 1590 et 1591*, récit du Vénitien anonyme, IFAO, 1971, p. 73, n. 84.

résumé brillamment l'usage antique de l'Horus au crocodile : « On désigne, par ce terme, une catégorie importante de monuments ou d'objets prophylactiques, dont le type le plus courant représente le dieu Harpocrate, Horus l'enfant, au-dessus de deux crocodiles. (...) Ces ex-votos étaient destinés à protéger l'homme contre les animaux dangereux, venimeux et carnivores, à le "sauver". Le crocodile était l'ennemi des habitants des rives du Nil ; il était aussi l'ennemi mythologique d'Osiris flottant sur l'eau. »[25] L'iconographie confirme « le symbolisme du crocodile comme incarnation du mal »[26]. Procédé bien connu du talisman, la représentation de l'animal redouté suffit à le neutraliser. « Dans l'Égypte ancienne, à l'époque saïte, le groupe d'Horus sur les crocodiles était un phylactère que les Égyptiens plaçaient dans leurs demeures, ou transportaient avec eux, pour être à l'abri des animaux malfaisants (...) et des crocodiles sortant du fleuve. »[27]

Si la fonction du talisman restait identique, l'usage et l'interprétation différaient. Seul signe incontestable de continuité, le copte puis l'arabe gardèrent le nom égyptien ancien du crocodile (*timsâh,* pl. *tamâsîh*). Mais ni Horus ni aucune figure divine ne sont évoqués par les textes arabes ou européens ; seuls des signes incompréhensibles sont mentionnés. C'est l'effigie du crocodile seule qui servait de talisman, pure magie. Ce n'est pas davantage dans leur maison que les Égyptiens d'époque médiévale et moderne plaçaient le talisman. En fait, on ne le « voyait » même pas, puisqu'on hésitait, et sur son emplacement, et sur son nombre, et sur sa cachette. De très nombreux auteurs arabes ont décrit cette pratique en Égypte et hors d'Égypte pour d'autres animaux ou d'autres périls[28]. L'égyptologue Maspero, lisant l'*Abrégé des merveilles*, florilège

25. J. Quaegebeur, « Divinités égyptiennes sur des animaux dangereux », *Les cahiers du CEPOA2, L'animal, l'homme, le dieu dans le Proche-Orient ancien,* Louvain, 1985, p. 133-134.

26. *Ibid.*, p. 134. Cf. E. Lefébure, *Rites égyptiens, Construction et protection des édifices,* Paris, Leroux, p. 14.

27. E. Lefébure, *op. cit.*, p. 13.

28. Gaston Wiet donne une abondante bibliographie dans *L'Égypte de Murtadi,* Paris, Geuthner, 1953, p. 72, n. 4.

de légendes et de superstitions de l'islam médiéval égyptien, a pensé y voir une continuité issue de l'époque pharaonique : « Au début, toute décoration étant une protection en soi, les figures ou les symboles sculptés autour des portes des villes constituaient de véritables défenses contre tout ennemi, visible ou invisible, contre les mauvais esprits et les envahisseurs indigènes ou étrangers. Cette idée se restreint, avec le temps, à un petit nombre de ces images, que la croyance populaire estimait plus efficace que les autres ; mais tandis que la quantité diminue, les vertus s'accroissent et s'étendent. La défense talismanique des maisons ou des cités humaines est une conception pharaonique au même titre que le reste des idées magiques, seulement elle s'est précisée et entourée d'un merveilleux de plus en plus fantastique à mesure que l'Égypte vieillissait. »[29] Maspero était toujours prompt à déceler des racines pharaoniques à l'Égypte musulmane ; mais la pratique magique qui consiste à se défendre d'une catégorie d'objets ou d'êtres par une représentation figurée est attestée ailleurs qu'en Égypte, et semble, à la vérité, universelle.

Le fait que l'on retrouve ce talisman figuré dans les croyances de l'Égypte médiévale ne signifie nullement la continuité d'une croyance, ou même d'une pratique d'époque pharaonique. La rupture paraît avoir été plus grande que l'apparente continuité[30]. Dès le IIIᵉ siècle de notre ère, selon R. Bagnall, les temples agonisaient faute de support financier de la part de l'empire. La crise économique du milieu du IIᵉ siècle anéantit des villages, mis des villes en détresse. Enfin, la réinterprétation grecque de divinités locales, l'élaboration de nouvelles mythologies, le culte impérial bouleversèrent le paysage religieux de l'Égypte, au point que, « lorsque les chrétiens du IVᵉ et du Vᵉ siècle polémiquent contre les païens, on a l'impression qu'ils s'en prennent à des dieux grecs (Apollon,

29. Gaston Maspero, compte rendu du livre de Carra de Vaux, *L'Abrégé des merveilles,* dans le *Journal des savants,* février 1899, p. 80-82 cité par Gaston Wiet, *L'Égypte de Murtadi,* p. 75.

30. C'est l'analyse générale de Peter Brown, comme par exemple dans *Pouvoir et persuasion, vers un empire chrétien,* Le Seuil, 1998.

Kronos) et à l'hellénisme »[31]. On peut contester le déclin précoce du paganisme et la datation que propose R. Bagnall[32], mais toujours est-il qu'au IIIe siècle, les Égyptiens ignoraient les hiéroglyphes. Enfin et surtout, le caractère diabolique des vestiges pharaoniques en éloigna longtemps les chrétiens.

Si, parfois, certaines pratiques magiques purent perdurer du paganisme au christianisme[33], si peut-être de petites effigies de crocodiles continuèrent de circuler dans un but magique, il est donc difficile d'admettre que le sens du talisman au crocodile ait pu être compris sans une large part de recréation. Les coptes ne furent pas les transmetteurs placides des pratiques antiques, mais imposèrent, on le verra avec les saints, leur lecture du monde aux rites anciens.

De même, l'héritage chrétien ne passa-t-il pas intact à l'Égypte musulmane. Les conquérants arabes apportèrent avec eux leur propre héritage antéislamique en matière de magie et de croyances. Cette arrivée des conquérants arabo-musulmans est nettement perçue par les chroniqueurs arabes comme une rupture en matière de crocodiles. Pour certains auteurs, en effet, les crocodiles ne furent jamais si cruels et nuisibles durant la période romaine puis chrétienne, que sous la domination musulmane ; cette recrudescence des méfaits des crocodiles correspond peut-être à des abandons de villages, à une baisse de la densité sur les rives du Nil. Cette remarque est faite notamment par Léon l'Africain au XVIe siècle.

« Aux temps des Égyptiens et des Romains, les crocodiles ne faisaient pas tant de mal qu'aujourd'hui. Mais ils sont devenus plus redoutables depuis que les mahométans ont occupé l'Égypte. Et Meshudius [Abû l-Hasan 'Alî al-Mas 'ûdî (m. 985)] raconte dans son livre sur les admirables découvertes aux temps modernes que lorsqu'Ahmed, fils

31. Jean Gascou, compte rendu du livre de Bagnall, *Topoï*, 6, 1996, p. 348.

32. Notamment Ewa Wipszycka, « La christianisation de l'Égypte aux IVe-VIe siècles, Aspects sociaux et ethniques », *Aegyptus, Rivista italiana di egittologia e papirologia*, 1.2, LXVIII, janvier-décembre 1988, p. 117-165 et *Études sur le christianisme dans l'Égypte de l'Antiquité tardive*, Inst. Patr. August., Rome, 1996, 452 p.

33. C'est la thèse de Ramsay McMullen, *Christianisme et paganisme du IVe au VIIIe siècle*, Les Belles Lettres, 1998.

de Taulon [il s'agit d'Ahmad Ibn Tulûn, gouverneur de l'Égypte de 868 à 884] fut lieutenant d'Égypte (...), on trouva une statue de crocodile en plomb, de la taille d'un de ces animaux, sur laquelle on voyait des caractères égyptiens. Cette statue avait été découverte dans les fondations d'un temple païen. Le gouverneur la fit détruire et cette même année, les crocodiles commencèrent à exercer de grands ravages, si bien que l'on pensa que cette statue avait été faite sous certaines conjonctions astrales pour conjurer ces animaux. Mais ce qui paraît miraculeux, c'est que les crocodiles qui vivent dans le Nil entre Le Caire et la mer ne font aucun mal, tandis que ceux qu'on trouve en amont du Caire tuent les gens et commettent beaucoup de dégâts. »[34]

Maqrîzî, au XV^e^ siècle, déplore la même destruction du talisman, sans la dater aussi précisément : « Puis ce talisman fut cassé et son action cessa. »

Rupture des croyances, perte du sens du talisman. Seuls les sites étaient là, rares à échapper à la crue, sur lesquels se construisaient la religiosité populaire et le culte des saints. Le Nil coulait toujours, et les crocodiles, toujours, pullulaient. Les angoisses à leur sujet, la volonté de s'en protéger n'avaient pas faibli. L'Égypte médiévale n'ignorait pas les ruines et les vestiges fabuleux qui jalonnaient son sol, même si elle ne les comprenait aucunement. Elle inventa à leur sujet mille légendes dont les plus célèbres furent recueillies dans l'*Abrégé des merveilles*. Cette histoire mythique du passé égyptien évoque le talisman crocodilesque comme un héritage du passé. Elle raconte qu'un magicien annula peu à peu sous Afraous la vertu de tous les talismans d'Égypte, et rendit vaine la conjuration contre les crocodiles[35]. Plus tard, ce fut le fabuleux Cheddât qui, toujours selon l'*Abrégé des merveilles*, produisit à son tour des talismans pour attirer les crocodiles dans son étang et les y tuer en grand nombre, afin de s'en servir à des fins magiques[36]. Reconstruction mythique dépourvue

34. Jean-Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*, nouv. éd. traduite de l'italien par A. Épauchard, Adrien Maisonneuve, 1956, IX^e^ partie, p. 551-552. Jean-Léon l'Africain est cité par Christophe Harant, qui utilise le texte italien édité à Venise en 1550, *Le Voyage en Égypte 1598*, IFAO, 1972, p. 252.

35. *L'Abrégé des merveilles*, par Carra de Vaux, Sindbad, 1984, p. 196.

36. « Leur cuir servait à fabriquer des barques et d'autres choses ; leurs chairs et leurs humeurs entraient avec les herbes dans la composition des drogues », *L'Abrégé des merveilles*, par Carra de Vaux, Sindbad, 1984, p. 221.

d'historicité, sans doute. Mais ainsi fut forgée une vision cohérente du monde perdu, proposant une réinterprétation des statues et des bas-reliefs qui lui parvenaient, chargés du mystère des civilisations inconnues. Nulle transmission obscure de rites antiques, nulle égyptianité impavide qui traverserait les millénaires comme les religions. Mais on retrouve l'ingéniosité face au mystère ; le même besoin d'être rassuré ; le même rapport aux choses du passé, nécessairement magiques. C'est pourquoi les ruines des temples et des villes antiques, sitôt découvertes, assumées, exhumées par les archéologues, servent toujours aujourd'hui à des rites de *baraka* et particulièrement de fertilité : la femme stérile, amenée par une compagne plus âgée, suit des itinéraires complexes dans les temples, se livre à différentes pratiques dans les puits, dans les pièces obscures, autour des statues couchées. Ce qui paraît efficace, c'est l'ancienneté immémoriale, c'est le caractère à la fois spectaculaire et incompréhensible des vestiges.

Le talisman enfoui est donc le passé refoulé qui guette aux rives du Nil, la vague conscience que le fleuve a vu plus que l'on n'en connaît. Il s'agit donc bien d'une recréation à l'aide de vestiges retrouvés, devinés, incompris, et que les Égyptiens du Moyen Âge tentaient de réinterpréter sans trop s'en approcher.

DE L'EFFIGIE À LA DÉPOUILLE

Quant au crocodile réel, même s'il portait toujours le nom de *timsâh,* il avait perdu tout caractère sacré avec l'arrivée des monothéismes. À l'époque pharaonique, en effet, le crocodile était craint, mais ni chassé ni tué (à la différence, par ex. de l'hippopotame), et on ne le momifiait que mort de sa belle mort. À l'époque médiévale en revanche, les Égyptiens chassaient volontiers le crocodile, et en faisaient des trophées à usage magique : passer de la représentation à l'animal véritable désacralisait ainsi la terreur crocodilesque. L'abondance de peaux et de crocodiles empaillés étonnait les

Européens de passage ; un voyageur sarthois notait déjà au XVIe siècle cette coutume : « Les crocodiles sont aussi particuliers nourrissons du Nil, desquels nous en voyons les peaux quasi en tous lieux. »[37] Les voyageurs témoignent que la chasse aux crocodiles était un véritable artisanat pratiqué par des professionnels. Ceux-ci capturaient généralement les crocodiles au moyen de fosses creusées sur le rivage et où la bête, appâtée par des morceaux de viande ou quelque charogne, ne manquait pas de tomber. On pouvait alors la blesser, la ligoter et la transporter comme curiosité de par la ville pour la vendre à de riches Égyptiens ou pour la proposer à quelque voyageur venu d'Europe ; Balthasar de Monconys s'offrit ainsi une dépouille le 4 avril 1647 et la rapporta en Europe avec une « mumie » et autres trouvailles exotiques. Le plus souvent, la chair de la bête était mangée, et sa peau vendue et empaillée pour être suspendue au-dessus des portes de maisons. À Qinâ, selon Gabriel Brémond qui y passe vers 1644, « il ne s'y voit autre que teste de cest animal sur les murs, qui se garde en cest an »[38]. Les plus belles pièces étaient offertes au pacha ottoman qui les exhibait comme des trophées. Reinhold Lubenau vit en octobre 1588 à la Citadelle « la peau d'un crocodile terriblement grand »[39]. En 1610 encore, un crocodile capturé peu en amont du Caire fut empaillé pour le pacha[40]. Pratiques de chasseurs fiers de leurs prises, cadeau exotique éminemment égyptien au maître de l'Égypte venu d'autres horizons, mais aussi protection magique sur la maison ou le palais ainsi décoré[41]. Si les crocodiles ont peu à peu disparu du Nil, l'usage d'en suspendre la dépouille au-dessus des entrées de maisons ne s'est perdu que très récemment au Caire. Voici trente ou quarante ans encore, on voyait des sauriens empaillés sur le linteau des

37. Pierre Belon du Mans, *Voyage en Égypte 1547*, IFAO, 1970, f. 103 *b*.
38. G. Brémond, *Voyage en Égypte 1643-1645*, IFAO, 1974, p. 111.
39. *Voyages en Égypte pendant les années 1587-1588*, récit de R. Lubenau, IFAO, p. 230.
40. Johann Wild, *Voyages en Égypte 1606-1610*, IFAO, 1973, p. 309-310.
41. Une ultime dépouille de crocodile rapporté par un soldat de Kléber orna ainsi un restaurant strasbourgeois toujours célèbre... « le Crocodile ».

maisons de quartiers populaires, comme celui de la Citadelle. La Haute-Égypte n'a pas tout à fait abandonné cette coutume, et l'on voit encore dans les villages quelques varans empaillés, venus remplacer les crocodiles disparus.

L'ENTRÉE EN SCÈNE DES SAINTS : LES MIRACLES DES MOINES COPTES

Avec le christianisme puis l'islam, entrèrent en scène les saints. Les hommes de Dieu intervinrent pour donner un sens nouveau au recul des crocodiles. Le désert des moines coptes n'était jamais très loin du Nil. Le moine ermite ou cénobite avait besoin des gens de la Vallée pour survivre, comme ceux-ci recouraient à son intercession. Proche du Nil, le moine était donc voisin des crocodiles. *L'Historia Monachorum in Aegypto* rapporte par exemple, que le saint moine Abba Hellê, voulant traverser le Nil, vit venir « un crocodile énorme qui avait dévoré déjà beaucoup de gens » et traversa commodément sur son dos d'une rive à l'autre, puis s'en retourna. Une fois ayant accosté, il tira la bête avec lui. « Mieux valait qu'elle mourût, lui dit-il, et récoltât sa punition pour les gens qu'elle avait tués. Sur le champ, le crocodile s'affaissa et rendit l'âme. »[42] Dans les Vies des Pères, d'autres miracles analogues peuvent être recensés : seul un prodige permet aux moines de Nitrie d'échapper aux crocodiles ; le crocodile sert souvent de transport fluvial au saint ; le moine sort bien sûr indemne de sa rencontre et, à l'occasion, ranime un mort arraché au saurien[43].

42. A. J. Festugière, *Les Moines d'Orient,* IV/1, *Enquête sur les moines d'Égypte,* p. 82-83.

43. Stith-Thompson, *Motiv Index of Folk-Literature,* Copenhague, 1955, type B 551.3 ; K 551.22.3 ; B 557.4 et D 194. Cf. également Frederic C. Tubach, *Index Exemplorum, A Handbook of Medieval Religious Tales,* FF. Communications, LXXXVI, n° 204, Helsinki, 1969, p. 107 : type 1325 qui renvoie à *Vitae Patrum, Patrologia Latina,* Éd. Migne, col. 789, 951, vol. 73-74.

Parfois, la légende du talisman perdurait, mais récupérée par les moines, désormais transmetteurs. C'est ce que recueillit à Qûs un voyageur vénitien, passant vers 1590.

« Chaque année, ils [les crocodiles] tuent hommes, animaux, et tout ce qu'ils rencontrent. Oh ! Providence du Dieu très haut ! Au Caire, à Girgie et en Ebrin, ces bêtes n'ont pas le pouvoir d'attaquer l'homme, et en ces lieux dont je parle, ils dévorent tout ! J'ai interrogé des Mores experts et savants ; ils m'ont dit que quelques chrétiens qui habitaient dans le pays – lorsque c'était le règne des chrétiens – ont écrit des tables de pierre et contraint ces animaux à perdre leur pouvoir d'attaquer quiconque ; de tels exorcismes gravés sur pierre ont été placés dans le fleuve. »[44]

Voici le sortilège pharaonique récupéré par les coptes. Ici, le moine copte apparaît, comme souvent, comme un magicien apte aux sortilèges, héritier de monuments mystérieux, transmetteur du passé. Passant en Égypte en 1631, Vincent Stochove rapporte une tradition qui hésite encore, elle aussi, entre saint copte (saint Macaire) et talisman pharaonique.

« Il s'y treuvent (dans le Nil) quantité de crocodilles, lesquels ne descendent jamais plus bas que le Caire, quelques-uns croyent que les anciens Égyptiens ont jetté quelque sort dans l'eauë, afin d'empescher ces bestes de passer devant la ville, les autres croyent que saint Machaire l'a obtenu par ces (sic) prières, à cause du dégast que ces bestes faisoient à l'entour de la ville. »[45]

Certaines légendes égyptiennes mêlent plusieurs traditions, comparant explicitement le crocodile à un dragon, et le dompteur à saint Georges. Ainsi, un conte, raconté en 1970 par un Égyptien copte né en 1906 et demeurant au Caire, décrit Muhammad l'Astucieux, le héros de tant de légendes, arrivant dans une ville à la fois en liesse et en deuil. On y livre chaque année une vierge à un énorme crocodile qui, à cette condition, épargne la ville. Cette année, c'est le tour de la fille

44. *Voyages en Égypte des années 1589, 1590 et 1591*, IFAO, 1971, récit du Vénitien anonyme, p. 73.

45. Cf. Coppin, *Voyages en Égypte 1638-1639, 1643-1646*, p. 281 à propos d'une légende selon laquelle saint Macaire et ses religieux auraient fait dessécher une mer par leurs prières, car elle était infestée par les barques de pirates... et peut-être aussi par les crocodiles. Notons également qu'un saint copte du nom d'Abû Timsâh, l'homme au crocodile, a laissé un *mirmar* dont le manuscrit est recensé au Musée copte 15, Historique, Serial n. 9 475, p. 54 du Catalogue.

du roi, et la moitié de la ville doit fêter l'événement, l'autre le déplorer. Bien sûr, Muhammad sauvera la captive et la rendra saine et sauve en tuant le crocodile, « tout juste comme saint Georges », ajoute le narrateur[46]. Le même conteur décrit ensuite la légende de saint Georges dans des termes identiques, remplaçant le crocodile par le dragon et Muhammad par saint Georges. La seule différence est que le saint, chaste ascète, refuse d'épouser la vierge sauvée[47].

Le sens du combat a été dicté par les moines : crocodile ou dragon, c'est le mal que vainct le saint ou le héros. Ne dit-on pas que les Pères du désert combattirent contre le mal, « bataillans comme bons gensdarmes contre le monde, le diable et la cahire, ainsi que Daufins contre Crocodyles »[48] ? Devenu abstrait, le duel entre le saint et le crocodile perd sa valeur locale et son ancrage géographique. L'hagiographie copte, comme plus tard l'hagiographie musulmane, ne dit mot du talisman enfoui, alors que les récits des voyageurs attestent la persistance de la légende. Taire le talisman pour n'évoquer que le charisme du saint atteste le refoulement de la culture populaire par les clercs et les hagiographes. Ce silence marque la volonté acharnée de donner un sens spirituel à un miracle ; on se veut loin d'un rituel magique où le merveilleux risquait de l'emporter sur le charisme.

LES MIRACLES DES SAINTS MUSULMANS : UNE GÉOGRAPHIE PRÉCISE

Les saints musulmans ne pouvaient se montrer inférieurs à leurs devanciers, les moines coptes. L'hagiographie musulmane abonde donc en récits de miracles animaliers ; dans la

46. Hasan M. El-Shamy, *Folktales of Egypt*, University of Chicago Press, 1980, p. 22.

47. *Ibid.*, p. 160.

48. *Voyages en Égypte de Michael Heberer von Bretten, 1585-1586*, IFAO, 1976, p. 108. Dans son commentaire, Frank Lestringant note p. 228 qu'on trouve déjà chez Pline cette antipathie symbolique entre dauphins et crocodiles.

typologie animale, le crocodile figure en bonne place, non loin du serpent et du scorpion[49]. Il continua en effet à symboliser le mal dans la conscience égyptienne. À preuve, cette vision du célèbre hagiographe Sha'rânî (m. 1565) où le méchant se transforme en crocodile :

J'ai vu une fois un sermonnaire de notre temps se précipiter sur une fonction [honorifique], et je lui dis : « Le sermonnaire fait partie des justes, et cette bousculade des *fuqahâ'* autour des fonctions ne lui convient pas. » Il me répondit : « Je suis un *faqîr.* » Je dormis et le vis cette nuit-là transformé en crocodile, dans un sac cousu sur lui du côté de sa tête et de sa queue, et je sus alors qu'il n'était pas sincère dans la pauvreté.

Une série de saints musulmans experts ès-crocodiles fleurit à l'époque mamelouke et ottomane, et jusqu'aux premières décennies du xx^e siècle. On les trouve du nord au sud, depuis Disûq jusqu'au fond de la Haute-Égypte.

Au nord, les saints avaient pour charge d'expliquer la rareté des crocodiles dans les eaux du Delta. À Disûq, une légende s'attache toujours, aujourd'hui, au souvenir d'Ibrâhîm al-Disûqî, le saint patron de la ville. La branche occidentale du Nil sur les rives de laquelle est bâtie Disûq aurait abrité, un effroyable saurien, qu'aurait dompté le saint. Les hagiographies font du miracle une petite résurrection accordée aux larmes d'une mère :

« Le crocodile enleva un enfant, sa mère vint, implorante, voir [sîdî Ibrâhîm] qui envoya son intendant *(naqîb)* appeler au bord du fleuve : "Peuple des crocodiles, que celui qui a avalé un enfant sorte avec lui." Le crocodile sortit et vint jusqu'au cheikh qui lui ordonna de rejeter [l'enfant] et il le rejeta vivant. Puis il dit au crocodile : "Meurs avec la permission de Dieu", et il mourut. »[50]

La légende est toujours répandue à l'heure actuelle. Au début des années 1950, des voyageurs français passant à Disûq témoignaient encore de l'existence d'une relique liée

49. Cf. C. Mayeur-Jaouen, « Miracles des saints musulmans et règne animal », *Miracle et karāma,* dir. Denise Aigle, Brepols, 2000, p. 576-606, et Id., « L'animal exemplaire dans les récits de miracles en islam », *L'animal exemplaire au Moyen Âge (v^e-xv^e siècle),* Actes du Colloque d'Orléans, 26-27 septembre 1996, dir. Jacques Berlioz et Marie-Anne Polo de Beaulieu, Presses universitaires de Rennes, 1999, p. 81-95.

50. Munâwî, cité par Nabhânî, *Jâmi' karâmât al-awliyâ',* al-Maktaba al-thaqâfiyya, Beyrouth, 1988, I, p. 398.

à cette légende : « Quand, avant de repartir, nous visitons la mosquée, on nous montre le plus sérieusement une vertèbre de cétacé mesurant au moins 40 cm de largeur, comme l'un des os d'un crocodile géant ayant autrefois terrorisé les habitants, et dont Seyid Ibrahim, patron de la ville, les a sauvés. »[51]

En 1992, une cassette enregistrée de chants à la gloire des quatre grands saints de l'islam populaire égyptien vante la victoire de Disûqî sur le crocodile néfaste. Voilà le seul miracle d'Ibrâhîm que juge utile de rappeler un hymne contemporain à la gloire des saints. Les crocodiles ont disparu du Delta depuis plus de cent cinquante ans, que l'on entonne encore la gloire du saint au saurien.

> « Mon cheikh, il n'y a pas mieux, par la force de mon Dieu, aimez-le. Il a des secrets qui protègent l'ensorcelé, mon cheikh est superbe, grand bien te fasse, on l'appelle Disûqî le précieux, il a des lumières qui brillent, de la lumière de Taha l'éclatant de lumière. Il a éloigné l'enfant du crocodile. Lorsqu'il l'a enlevé, il s'est détourné et est parti. Et il (Ibrahîm) l'a repris de sa gueule, et tous se réjouirent. Il l'a rendu sain et sauf à sa mère, victorieux. »[52]

C'est dans le Delta encore, mais plus à l'est, qu'Abû l'Abbâs al-Ghamrî al-Wâsitî (m. 1499) traverse le Nil, faute de bac, sur un crocodile, entre Mît Ghamr et Ziftâ[53].

Au Caire, le port de Bûlâq passe, à l'époque ottomane, pour constituer le butoir des crocodiles grâce à son saint Abû l-'Alâ. On sait que Bûlâq ne commença véritablement à se développer qu'à partir des XIVe-XVe siècles. Mais, dès 1589, on prêtait au port une réputation particulière dans le domaine de la magie crocodilesque. « Je me laissai dire que les habitants du port de Boulacque les enchantent pour les surprendre plus facilement, sans prendre la peine de leur préparer une fosse pour les faire tomber dedans. »[54] Cette réputation des gens de

51. Jeu Lapone, *Première descente du Nil de l'Équateur à la Méditerranée*, Éd. Témoignage chrétien, 1959, p. 293.
52. Cassette du cheikh Sharaf, *Al-Aqtâb al-arba'a*, 1990.
53. Sha'rânî, *Al-Tabaqât al-kubrâ*, Le Caire, n.d., II, p. 121.
54. *Voyages en Égypte des années 1589, 1590 et 1591*, IFAO, 1971, récit du Seigneur de Villamont, p. 197.

Bûlâq était sans doute due à celle de leur saint patron : Abû l-'Alâ était mort en 1485 après avoir passé quarante ans dans une cellule au bord du Nil. En 1938 encore, les natifs du quartier assurèrent l'Anglais McPherson que le « secret » *(sirr)* du saint veillait sur le Nil, empêchant tout crocodile de passer outre vers le nord[55].

Il y avait alors des siècles que les crocodiles épargnaient le Delta et les environs du Caire. On a vu plus haut que la légende du talisman à hauteur du Caire ou de Memphis était due, justement, à cette inocuité sélective. Le fait nouveau du XIX^e^ siècle fut le recul des crocodiles de Moyenne-Égypte, descendant toujours plus au sud pour se cantonner peu à peu à la Nubie. De nombreux saints musulmans de la région en tirèrent gloire.

À Cheikh Abada (l'antique Antinoë), un saint homme qui vivait dans les ruines vit son âne dévoré par un crocodile : maudissant toute la gent saurienne, il obtint que désormais aucun ne puisse dépasser l'antique cité[56]. C'est pourquoi, note Maxime du Camp vers 1849, « les Arabes affirment que les crocodiles ne descendent jamais, dans le Nil, plus bas que Cheikh Abadeh ». Maxime du Camp vérifia la véracité du propos puisqu'il n'aperçut « ses » premiers crocodiles que plus au sud, dans la région de Najî' Hammadî[57].

À Héou, un santon nommé Sélim vécut, immobile et tout nu, sur une éminence dominant le Nil et reçut les offrandes des passants, sans bouger, durant cinquante-trois ans, de sa place de 1838 à 1891. « N'avez-vous pas entendu parler du Scheikh-Sélim ? Un saint derviche qui met des brides aux chacals et qui traversait jadis le Nil sur de forts crocodiles ? Il en prit un il y a longtemps, qui désolait la contrée, et reçut une

55. McPherson, *The Moulids of Egypt*, p. 145-146.

56. Maxime du Camp, *Le Nil, Égypte et Nubie*, Paris Hachette, 1877, 4^e^ éd., p. 107-108. Rééd. dans *Un voyageur en Égypte vers 1850, « Le Nil » de Maxime du Camp*, texte et photographies présentés par Michel Dewachter et Daniel Oster, Sand-Conti, 1987, p. 126.

57. *Ibid.*, p. 111. Cette malédiction d'Antinoë rappelle d'étrange façon le talisman contre les crocodiles mentionné, au même endroit, par Ibn Rusta.

récompense de Méhémet-Ali ; depuis, les crocodiles se défient de lui. »[58]

L'un des meilleurs spécialistes ès crocodiles reste assurément Sîdî Ahmad al-Fûlî à Minyâ, mort en 1067/1657 : « On pense généralement qu'il est le saint qui nous protège des crocodiles, en les empêchant de passer au nord de Minyâ. Mais ceci est contesté par les dévots de certains autres saints qui se trouvent au bord du Nil, plus au sud. »[59] En 1992 encore, les gardiens du tombeau de Fûlî déclaraient hautement que Fûlî empêche les crocodiles de passer, les forçant à rebrousser chemin sur le dos, les empêchant donc de nuire. S'il n'est plus aujourd'hui de crocodiles pour vérifier la démonstration, la légende persiste. Comme chez les coptes, les musulmans identifient sans difficulté le crocodile et l'image du mal, parfois identifiée à celle du puissant, comme dans la légende suivante, recueillie en 1992 : Sîdî Fûlî ne se contentait pas de barrer la route aux sauriens menaçants, le bateau à vapeur du khédive Ismâ 'îl lui-même (qui régna de 1863 à 1879) s'arrêta miraculeusement à hauteur du tombeau du saint ; rien à faire, il était impossible d'aller plus avant. Le khédive dut promettre au saint de somptueux aménagements dans son mausolée pour obtenir le libre passage[60].

Un peu au sud d'Assiout, un autre saint d'époque mamelouke, sîdî Farghal, le saint d'Abû Tîj (m. après 850/1446) s'occupe également de crocodiles. C'est même l'un de ses principaux miracles, sur le modèle d'Ibrâhîm al-Disûqî. Ému par les pleurs d'un père auquel le crocodile a arraché sa fille, le saint intervient. La légende date du début de l'époque ottomane.

« Le crocodile enleva la fille de l'intendant *(naqîb)* qui vint en pleurant voir le cheikh. Celui-ci lui dit : "Va à l'endroit où il l'a enlevée et appelle d'une voix forte : crocodile, viens parler à Farghal." Et le crocodile sortit du fleuve, accosta comme une barque et se mit à marcher, tandis que les gens s'égaillaient devant lui, jusqu'à ce qu'il arrive à la

58. Cité par Serge Sauneron, *Villes et légendes d'Égypte*, IFAO, 2e éd. 1983, p. 192.

59. McPherson, *op. cit.*, p. 198.

60. Légende recueillie le 20 août 1992 auprès du gardien du tombeau.

porte de la maison. Le cheikh (Puisse Dieu l'agréer !) ordonna au forgeron de lui arracher ses dents et ordonna au crocodile de rejeter la fille de son ventre. Il la rejeta vivante, stupéfaite. [Le saint] fit promettre au crocodile de ne plus enlever quiconque du village tant qu'il vivrait, et le crocodile s'en retourna en versant des larmes et rentra dans le fleuve. »[61]

Ce très beau récit est évidemment démarqué du miracle plus ancien de Disûqî, avec des variantes : ici un père plaide pour sa fille, là une mère implorait pour son fils. Ici, le forgeron entre en scène, le crocodile rendu inoffensif a la vie sauve, quand celui de Sîdî Ibrâhîm était solennellement tué. Enfin, le thème connu des larmes de crocodile reçoit une manière d'explication rationnelle. On sent surtout dans ce bref *exemplum* une volonté narrative et imagée qui fleure le récit oral ; c'est qu'on en a ici la première version écrite. Sha'rânî (m. 1565) recueillit le récit de miracle moins d'un siècle après la mort du saint d'Abû Tîj. Il dit ailleurs la tenir du serviteur du tombeau[62].

Toujours plus au sud, non loin de Qinâ, le tombeau du cheikh 'Abdallah était orné à la fin du XIX[e] siècle de la mâchoire d'un crocodile, flanquée de l'arête d'un poisson géant, rappelant la relique de Disûq[63]. McPherson signale fugitivement, dans les années 1930, que le saint 'Abd al-Rahîm al-Qinâwî à Qinâ, et Sîdî Mas'ûd à Qift assument le même rôle de protection contre les crocodiles[64].

61. Nabhânî, *Jâmi' karâmât al-awliyâ'*, I, p. 272. Voir aussi Sha'rânî, *Al-Tabaqât al-kubrâ*, II, p. 95. Sur Farghal, cf. *al-Daw' al-lâmi'*, 7, 130. Denis Gril signale sur ce saint un manuscrit anonyme et non daté de Dâr al-Kutub, Târîkh Taymûr 1729 film, 50 p., dans « Sources manuscrites de l'histoire du soufisme », *Annales islamologiques*, t. XXVIII, 1994, p. 113. D'après une brève consultation, nous avons pu vérifier que le miracle du crocodile y apparaissait également.

62. Sha'rânî, *Al-Akhlâq al-matbûliyya*, Matba'at Hasan, 1975, II, p. 393.

63. C. B. Klunzinger, *Upper Egypt : its People and its Products*, Londres, Blackie & Sons, 1878, p. 103.

64. McPherson, *op. cit.*

LES CROCODILES DOMPTÉS PAR LES SAINTS

De ces histoires de miracles, retenons le symbolisme ambigu. Le miracle du saint ne consiste pas tant à être épargné par le crocodile (la chose va de soi) qu'à le dompter et à lui faire rendre gorge, ressuscitant ainsi des enfants avalés. Le talisman arrêtant les crocodiles était relecture d'un vestige pharaonique incompris. Mais ni les coptes ni les musulmans ne laissèrent à des effigies païennes ou à des peaux empaillées le seul soin de dompter les créatures mauvaises. Le christianisme, puis l'islam renouvelèrent l'interprétation du crocodile, emblème du mal, en faisant entrer en scène les saints. Il ne s'agissait plus seulement de pratiquer des usages magiques pour écarter le péril, mais de réinterpréter la symbolique du duel entre l'homme et l'animal en lui imprimant une force morale, en y inscrivant un enseignement sur l'être humain et son triomphe sur le mal. Ce n'était plus désormais une sorcellerie effectuée par des mages qui triomphait, mais les vertus et l'ascétisme d'un homme béni de Dieu. On passait ainsi de la pratique magique au miracle. La différence n'était pas mince, elle écartait l'objet (stèle, peau empaillée, signes) pour introduire l'homme de Dieu, elle donnait un sens moral et mystique à l'apaisement des crocodiles. Il est significatif qu'alors que voyageurs et géographes continuent à évoquer, à l'époque médiévale et moderne, le talisman pharaonique, les hagiographies de la même période n'y font nullement allusion ; pourtant la fonction du saint est celle du talisman. Destruction partielle, oblitération, mensonge par omission attestent à quel point que la culture des hagiographes refoulait la culture folklorique. Comme le note Jacques Le Goff à propos des saints mérovingiens, il y eut « dénaturation » des thèmes folkloriques qui changèrent radicalement de sens. La légende du talisman fut rejetée du côté du merveilleux légendaire *(L'Abrégé des merveilles)*, quand les miracles *(karâmât)* des saints face aux crocodiles devenaient seuls légitimes.

L'animal féroce dompté par l'ascète est en effet un thème récurrent de l'hagiographie universelle : les exemples sont

innombrables, qu'il s'agisse du loup de Gubbio qu'apaise saint François, du dragon assagi par saint Marcel ou terrassé par saint Georges, des lions que chevauchent les cheikhs musulmans, ou des serpents et scorpions qui respectent le Père du désert. Les saints manifestent ainsi leur maîtrise sur la nature sauvage. Les histoires de lions domptés par les saints sont présentées par les hagiographes, comme des miracles authentiques, mais où la valeur allégorique n'est pas absente. Ces miracles « ont un sens moral et mystique dont les hagiographes ne laissent pas d'avoir conscience. L'âme délivrée des désirs de ce monde possède seule véritablement le monde. C'est quand elle a mis en soi l'ordre que la nature entière vient se ranger à ses ordres »[65].

Une autre lecture, plus allégorique encore et plus politique, est proposée par l'hagiographe 'Abd al-Wahhâb al-Sha'rânî, précisément à propos du crocodile : dans un même paragraphe consacré aux saints disciples de Sîdî Matbûlî, il précise d'abord que ces cheikhs d'époque mamelouke n'étaient pas troublés par les injustices des dirigeants (*wulâ* ou encore *wulât al-siyâsa*) à leur égard ; il cite aussitôt les récits de miracles où Ibrâhîm al-Disûqî et Sîdî Farghal domptent des crocodiles, et conclut qu'il ne faut pas craindre les puissants de ce monde : le sens métaphorique du miracle crocodilesque est ainsi explicitement invoqué[66].

Ici, comme pour tant d'autres miracles, la différence entre saints coptes et saints musulmans est minime. Autant le saut fut considérable entre pratique magique et pratique religieuse, autant l'écart est faible entre christianisme et islam. Les légendes sont identiques, le sens du duel est le même. Sans jamais remplacer tout à fait la légende du talisman pharaonique, qui perdura jusqu'à l'aube du XIXe siècle, les exploits des saints vinrent proposer une lecture plus édifiante du bon usage des crocodiles. Le crocodile, toutefois, est plus souvent dompté que mort : le talisman mystérieux les force à

65. É. Dermenghem, *op. cit.*, p. 65.
66. Sha'rânî, *Al-Akhlâq al-matbûliyya*, II, p. 393-394.

rebrousser chemin sur le dos, mais ne les extermine pas. Guère de saints, coptes ou musulmans, qui tuent le crocodile. Le miracle en général ne consiste pas, pour le saint, à exterminer la bête malfaisante, mais à lui faire rebrousser chemin, à traverser le Nil sur son dos, à la rendre inoffensive dans la région contrôlée par le saint. Sîdî Farghal reprend bien l'enfant de la gueule du saurien, mais ce dernier, édenté et repentant, repart sans subir d'autre châtiment.

Comment expliquer cette clémence vis-à-vis de l'animal malfaisant ? C'est que le rapport au crocodile reste ambigu : Jan Quaegebeur faisait la même observation à propos du groupe de l'Horus sur les crocodiles. Plutôt qu'un dieu exterminant l'ennemi, le groupe présenterait un être divin effrayant, apaisé par le dieu central. Le crocodile présentait en effet des aspects bénéfiques, pour peu que l'on puisse se le concilier. Il devenait alors le dieu « bon de visage », terrible à ses ennemis, généreux pour ses amis. Le crocodile comme le serpent « sont maléfiques pour l'homme, mais non pas pour le dieu »[67]. À l'époque copte puis musulmane, le charisme de l'ermite ou du cheikh éclate précisément dans son rapport au crocodile, rendu inoffensif. L'homme de Dieu n'a pas à détruire l'ennemi, il lui suffit de le dompter et de le renvoyer à son territoire, comme saint Marcel le fit du dragon. Le crocodile garde alors toutes ses vertus protectrices pour qui se le concilie[68]. Une marchande de fruits borgne m'a raconté à Tantâ comment, lors de « la guerre contre les juifs » (laquelle ?), un énorme crocodile avait englouti des soldats musulmans pour les protéger et les avait régurgités sains et saufs[69].

67. J. Quaegebeur, « Divinités égyptiennes sur des animaux dangereux », *Les cahiers du CEPOA2, L'animal, l'homme, le dieu dans le Proche-Orient ancien*, Louvain, 1985, p. 142-143.

68. Cette fonction protectrice du crocodile est notée par Félix Fabri qui renvoie à Eusèbe de Césarée, *Le voyage en Égypte de Félix Fabri*, 1483, IFAO, 2e t., p. 591.

69. Omm Fatma, environ 55 ans, analphabète, marchande de fruits le long de la mosquée d'Ahmad al-Badawî, à Tantâ. Témoignage recueilli le 8 mai 1992. Il n'est pas impossible que la baleine de Jonas réapparaisse là sous un jour nouveau.

LA FIN DES CROCODILES

Si l'on s'attache à la datation des légendes où les saints musulmans rencontrent des crocodiles, on constate que ces légendes apparaissent le plus souvent à l'époque ottomane, voire au XIXe siècle, quand ce n'est pas au début du XXe siècle lorsque le zélé McPherson les recueille. On n'en trouve guère de traces dans l'hagiographie mamelouke, pourtant si riche en miracles et en animaux : peut-être faut-il voir là le retard d'enregistrement de la tradition orale, tue par l'hagiographie écrite. Il est plus probable toutefois que le caractère tardif de ces récits marque, précisément, le recul des crocodiles. Leur disparition progressive des berges du Nil fut alors attribuée aux saints du rivage.

La modernité en effet est ennemie du pittoresque : les témoignages de voyageurs européens attestent ce recul rapide. Dès la fin du XVIIIe siècle, c'est seulement à Dendéra que James Bruce voit ses premiers crocodiles[70]. En 1849, Maxime du Camp n'en rencontre plus que vers Najî' Hammadî. En 1856, c'est à Esna seulement que l'Américain C. W. Curtis aperçoit son premier crocodile[71]. En 1868, le révérend Alfred Charles Smith n'en voit pas avant El-Kab. Il note que « les crocodiles abondaient, il y a quelques années, en aval des cataractes (...) mais depuis que le Pasha a introduit des *steam-tugs* sur la rivière, qui vont jusqu'à Assouan, il est rare que la bête timide se montre en Égypte. La conséquence en est que le voyageur qui confine son voyage au Nil en aval des cataractes retourne généralement frustré de n'avoir pas vu cette spécialité égyptienne (...) »[72]. C'est en Nubie que les curieux et les chasseurs se replient. Le rôle modernisateur de Méhémet

70. J. Bruce, *Voyage aux sources du Nil, en Nubie et en Abyssinie de 1768 à 1772*, trad. fr., Paris, 1790, p. 117.

71. C. W. Curtis, *Nile Notes of a Howadji or The American in Egypt*, Leipzig, Alphonse Divin, 1856, p. 76.

72. A. C. Smith, *The Attractions of the Nile and its Banks*, Londres, John Murray, p. 257-258.

Ali et de ses successeurs est invoqué par plusieurs visiteurs comme prenant le relais des saints gardiens des crocodiles. Curtis écrit, non sans humour, à propos des crocodiles : « Le Pasha s'est senti devenir comme saint Georges et brûle de détruire le dragon. »[73] Un récit de miracle de Sîdî Fûlî montre, on l'a vu, le khédive aux prises à la fois avec les saints, les crocodiles et les bateaux à vapeur.

Outre le bateau à vapeur, l'essor de la démographie égyptienne a été néfaste aux crocodiles. Les villages s'étendent, les sucreries se construisent, les bacs se mettent en place, les berges se modernisent. Mais l'usage des armes à feu dans la chasse aux crocodiles est aussi un facteur déterminant de leur disparition. L'introduction des armes à feu apparut dans la chasse traditionnelle au début du XVIIe siècle : en 1611, un énorme saurien qui avait dévoré en quatre ans plus de 46 personnes fut abattu par un Vénitien de passage, au moyen d'une pièce d'artillerie[74]. D'abord exceptionnel, l'usage des armes à feu s'étend avec l'arrivée des premiers touristes, dans la deuxième moitié du XIXe siècle. À la fin du siècle, les Européens amateurs de chasse au crocodile contribuent à l'extinction de l'espèce au nord et à son repli toujours plus au sud. En 1889, le Français Max Boucard décide de descendre le Nil en barque. Consacrant un chapitre de ses souvenirs de voyage à la chasse au crocodile, il écrit qu'il « est fort rare maintenant d'apercevoir ces amphibies qui ont fui devant la civilisation et se sont réfugiés au-delà de la seconde cataracte »[75]. C'est donc en Nubie et au Soudan que Boucard tire ses crocodiles, avec l'aide d'un Nubien, chasseur professionnel de crocodiles armé d'un fusil antédiluvien et d'une hache avec laquelle il achève les bêtes ; puis il vend les peaux aux marchands d'Assouan et la graisse aux Nubiens pour ses vertus médicinales. Voyant dépecé son premier crocodile, Boucard trouve dans sa chair de nombreu-

73. C. W. Curtis, *op. cit.*

74. Voyage de William Lithgow, *Voyages en Égypte des années 1611-1612*, IFAO, 1973, p. 277.

75. M. Boucard, *En Dahabieh*, Paris, Librairie Mondaine, 1889, p. 171.

ses balles de plomb, preuve que l'animal avait déjà essuyé plusieurs combats avec les chasseurs.

Dernier facteur, définitif et sans remède, du repli des crocodiles : les barrages sur le Nil. Ceux de Méhémet Ali barraient la route du Delta aux crocodiles, à une date, il est vrai, où ils étaient déjà absents du Caire. Le premier barrage d'Assouan, mis en service au début du XX[e] siècle, acheva de refouler la route aux crocodiles. Enfin, le haut barrage d'Assouan achevé en 1971, la fin de la crue, l'ennoiement de la Nubie qui fut leur dernier asile sonnèrent le glas des crocodiles d'Égypte. On n'en trouverait plus désormais que dans le lac Nasser. Au souq d'Assouan, quelques jeunes sauriens de petite taille, marinant dans des seaux, ne sont plus qu'une curiosité pour touristes. On vendait de même vers 1990 aux touristes de Louxor de petites effigies de crocodiles en bois, peints tantôt en vert, tantôt en jaune ou gris, les yeux écarquillés, la gueule grande ouverte, découvrant des dents significatives. Si l'on demande à un Égyptien la signification de ce simulacre, il répondra toujours : c'est contre le mauvais œil. Mais le talisman est bien oublié. Le crocodile n'incarne plus le danger qui rôde, guettant l'âne ou la vache venus boire au fleuve, l'enfant qui se baigne, le paysan endormi. Le saurien nilotique n'est désormais pas plus réel que le dragon de Cracovie. L'animal à l'aura sacrée est passé au folklore.

L'anecdote, citée en exergue, montre Nasser, en 1959, dénombrant triomphalement devant Fidel Castro les derniers crocodiles égyptiens. Refus des traditions nilotiques pour la modernité, rejet des clichés pour l'affirmation du progrès, maîtrise de la nature au profit d'un zoo urbain et d'un univers policier : le barrage d'Assouan en construction se dessine derrière les crocodiles disparus. L'histoire illustre la victoire définitive de l'État moderne sur le crocodile (c'est-à-dire sur le Nil), et une profonde sécularisation de la vision du monde : nul talisman mystérieux, nul moine magicien, nul ascète musulman terrassant le crocodile ; mais un zoo où le crocodile est arraché à tout jamais au Nil enfin dompté.